

Le vide du vide

extraits du journal du confinement

Franck Benkimoun et Eva-Marie Golder

5 mai 2020

Échange de *chat* sur une plate-forme d'aide psy internet en période d'épidémie :

A : bonjour,
je m'ennuie

B : Bonjour, je suis Eva-Marie, psychologue. Pouvez-vous m'en dire un peu plus de votre ennui ?

A : ben, c'est que je m'ennuie

B : pour chacun de nous cela se vit de façon différente

A : je ne sais pas quoi faire

B : en attendant qu'est-ce que vous faites de vos journées ?

A : je dors, je mange, je regarde mon téléphone, je dors, je mange, je me fais vomir, je regarde le téléphone, je dors, je mange

B : et encore ?

A : je m'ennuie

B : nous avons maintenant passé une heure à échanger des messages avec de grandes pauses entre. Vous avez l'air très occupée.

A : c'est que je suis au téléphone

Cet échange est reconstitué de mémoire. La seule chose que je sache de la personne est un pseudonyme féminin. Ce type d'échanges doit constituer au moins un quart des appels que j'ai pu avoir avec des personnes qui s'adressent à la plate-forme. Le mot d'« ennui » est omniprésent, la difficulté de décrire, que ce soit par *chat* ou par téléphone, récurrente. Cet échange en particulier fait apparaître un phénomène de dédoublement. Il est question d'ennui. J'apprends à la fin de l'échange, qu'en même temps qu'elle m'écrit ses messages, elle tue l'ennui avec un appel téléphonique ...qui l'ennuie à son tour, puisqu'elle arrive à *chatter* en même temps. La mise en abyme de l'ennui dans l'ennui est éloquente.

D'autres personnes décrivent leur malaise, parlent d'angoisse, spécifient leurs symptômes. Une ébauche d'élaboration a l'air de se faire lors de ces échanges. Puis, le lendemain, la même personne revient, avec la même question, comme si rien ne s'était passé la veille. Parfois, lorsque le temps entre les appels le permet, on peut relire les *chats* entre les permanents et la

personne qui appelle et l'on découvre alors, que le même fil est déroulé quasiment à l'identique avec toutes les personnes précédentes. Chaque jour. L'ennui reste inchangé. Le discours pauvre.

Le confinement a fait apparaître ce phénomène de vide, l'impossibilité de l'imaginer, et la réponse stéréotypée sous forme de visite de la plate-forme d'aide comme une énième forme d'utilisation d'internet en multitasking. L'interlocuteur, certes anonyme, mais tout de même, manifesté par la voix au téléphone ou par le message écrit sur l'écran, reste un avatar de Siri. En retour de l'échange, rien ne s'inscrit. Au contraire, quand on touche à quelque chose qui semble faire réagir l'interlocuteur en sujet, en général, l'appelant remercie de l'aide et quitte le site ou interrompt tout simplement la conversation. Le lendemain, il revient avec la même question que la veille, espérant peut-être tomber sur une autre personne que le jour précédent.

L'expérience du temps distendu et de l'espace rétréci semble rendre impossible, pour certains, d'inventer une forme de l'« habiter » ces lieux et temps méconnaissables, alors que pour d'autres, c'est une aubaine dont ils tirent profit pour faire enfin ce qu'ils n'ont jamais le temps de faire à l'ordinaire. D'autres encore font l'expérience douloureuse de leur addiction aux écrans dont ils sentent maintenant l'emprise, puisqu'aucun devoir, aucune autre distraction ne s'offre à eux sauf ça. Pour certains, c'est la première fois qu'ils prennent la mesure des effets de leur consommation quotidienne, à savoir, l'impossibilité d'envisager autre chose, mais sans l'appétence qui les a soutenus jusqu'alors. La surconsommation de dopamine les a littéralement essorés. Ça fait tout, c'est-à-dire, rien, pour eux.

Il y a, dans ces appels, fondamentalement une position passive à l'égard de cette forme d'échange qui fait apparaître à quel point penser par soi-même, s'interroger sur ce qu'on peut faire de cette étendue de temps qui s'ouvre devant nous, est devenu impossible, tant la position de consommateur a étouffé dans le germe toute possibilité d'invention. Ce temps n'est pas libre, au sens usuel du temps libre pour le loisir. C'est un temps libre imposé que certains vivent comme une brimade qu'ils subissent comme un enfant puni. C'est un arrêt sur image qui dure une éternité et qui révolte. C'est tout sauf libre. C'est le vide trop plein.

Au retour de ces heures d'écoute, essorée à mon tour, il m'arrive de penser à ce que les paysans dans les montagnes dont je proviens, faisaient de leur longs hivers, cloîtrés dans leurs fermes entourées de neige profonde. Les lectures de Ramuz surgissent dans ma mémoire, ou des livres d'enfants, comme ceux d'Aloïs Carigiet, qui faisaient la joie de mes dimanches d'ennui. Les paysans s'occupaient à réparer tout ce qui s'était abîmé durant l'été dans les alpages, ils préparaient leurs pains aux poires séchées, taillaient les figurines en bois pour leurs enfants. Ils n'avaient pas le temps de s'ennuyer.

Dans mes échanges avec tous ces interlocuteurs anonymes j'ai fini par associer leur ennui avec leur impossibilité d'associer leurs représentations à l'exécution de gestes apaisants ; j'ai fini par associer l'absence de représentation capable d'habiller cet objet inconscient, insaisissable, de quelque chose qui passait par les mains. Ils sont sans mains, sans corps. Les individus Gamma d'Aldous Huxley dans « le Meilleur des Mondes », qui ont malheureusement pris conscience de leur condition, sans recours aucun.

Ainsi, une dame âgée se plaint d'être enfermée dans sa chambre d'hôpital suite à une intervention compliquée et de ne pas pouvoir aller dans le parc pour se promener. « On lui a interdit, à cause du Covid », dit-elle. On parle des thèmes habituels du Covid, les masques. Je lui demande si elle en a. Non. Je lui dis qu'il existe des tutoriels pour se les fabriquer, son fils pourrait lui amener le matériel dont elle a besoin. Alors que ne je ne la vois pas devant mes

yeux, je la sens littéralement frémir. « Coudre ? Vous n’y pensez pas ! J’en ai horreur ! » « Ça aurait pourtant le double intérêt de vous procurer des masques et de vous occuper les mains » « Ah non, je me connais ! » L’échange s’arrête avec un remerciement poli pour ma bonne suggestion. Et elle retourne à son ennui.

12 mai 2020

X appelle régulièrement. Elle est enfermée seule en compagnie de ses deux chats qu’elle emmène partout où elle va. Soucis de chômage et de recherche de travail ; ses défauts : avoir déjà un certain âge et travaillant dans un secteur sinistré par l’épidémie. Elle s’accroche désespérément à un entretien prévu à l’étranger pour un éventuel engagement. Mais voilà, comment prouver qu’elle est en recherche de travail à l’étranger et qu’elle veut rentrer en France après cet entretien, alors qu’elle-même vit depuis des décennies en France sans avoir jamais demandé à se faire naturaliser ? L’idée qu’elle a une preuve de domicile sous forme de facture d’EDF la soulage un petit moment. Je lui fais remarquer qu’en cas de contrôle, si elle voyage avec ses chats, les flics risquent de penser qu’elle est en villégiature. Nouvelle flambée. A la place d’un raisonnement calme, prenant en compte les règles exceptionnelles durant la pandémie, la réserve que je peux faire sur ce qu’un autre peut percevoir de sa démarche (les chats dans la voiture pour un déplacement pour raisons professionnelles), déclenche chez elle un véritable tourbillon. Ce mot de « tourbillon » m’évoque les mots d’un psychanalyste hongrois, Imre Hermann, parlant du désarroi du bébé : ne se sentant pas contenu, ne comprenant pas ce qui lui arrive, le « bébé est pris dans un tourbillon » de désarroi. Certains enfants décrivent ainsi l’invasion de leur délire, parfois même, ils dessinent un tourbillon partant de leur tête. X n’est pas la seule à qui il arrive ainsi de partir en vrille. Une autre, Y, décrit sa vie de maman confinée avec trois enfants, séparée de son mari qui s’est confiné à la campagne et qui lui a proposé de prendre les enfants durant toute la période, et même, de venir partager sa « villégiature » forcée. Elle accepte un temps, puis retourne chez elle. Les enfants la rejoignent comme d’habitude, durant la moitié de la semaine partagée. Elle se plaint d’être débordée, comme le sont tous ceux qui font du télétravail, alors que le père des enfants lui avait proposé de prendre les enfants à temps plein avec lui, chose qu’elle refuse parce qu’elle a besoin d’avoir ses enfants avec elle. Se plaint des frères et sœurs qui ne veulent pas qu’elle aille rejoindre sa mère, âgée, durant le confinement, n’osant pas braver leurs réserves, donc, n’y allant pas et les accusant de l’infantiliser. Se plaint de l’école qui n’en fiche pas une et qui lui laisse les enfants à domicile. Poussée à réfléchir aux règles du COVID, elle part en vrille, accusant le gouvernement de l’infantiliser, m’accusant moi de refuser de la comprendre. Le discours s’emballe, une logorrhée interminable, faisant des différents éléments en question un mélange sans aucune hiérarchisation. La coloration est persécutive.

Le réel irréprésentable se distend, comme le fait le temps du confinement, cependant que la réalité des mesures de contrainte réduit la possibilité de le penser. Il s’en suit une flambée d’imaginarisation, bourgeonnement cicatriciel surabondant. C’est comme le petit enfant qui accuse la table de l’avoir blessé quand il s’est heurté contre elle.....

Des cris et des écrits !

Ce 12 mai au matin je prends la permanence de la plateforme.

J'y retrouve sept messages en attente, un seul déposé dans les heures d'ouvertures connues de la plateforme C19, les autres ont été déposés de nuit ou au petit matin. Ces derniers avaient en commun un :

Je sais que vous êtes fermés mais j'écris quand même !

Ça va de plus en plus mal, je ne gère pas bien cette période. Je sais que vous n'êtes pas là. Je suis inquiet car je sens que mes enfants en pâtissent. Dites moi ce que je peux faire. Aidez-moi

Ce message avait été laissé dans la nuit.

Une adresse à ceux qui sont fermés.

J'écris ... je crie

Ils ont été quelques-uns à se préoccuper de l'effet de leur état sur leur entourage, femme, mari ou enfants. Cette préoccupation de leurs proches les isolait terriblement, inhibant même toute forme de dialogue avec eux. L'enfermement venait s'ajouter au confinement. La solitude les envahissait avec sa cohorte de culpabilités.

Depuis que je participe à cette aventure dès la fin mars 2020, car c'est une aventure, je suis frappé par cette dimension de cri. Elle est encore plus audible depuis que nous avons laissé la plateforme ouverte la nuit, ouverte aux messages aussi. Cette décision a été prise à un moment où les appels étaient nombreux, augmentant chaque jour avec une proportion plus importante le soir, c'était la mi-avril.

Dans les premiers temps, nous étions sollicités par des personnes dont l'angoisse les envahissait, certains évoquaient la panique, ils tournaient en rond, avaient des idées noires, tous se sentaient seuls ; si bien qu'il a fallu à chaque leur demander de préciser s'ils habitaient seuls ou qui étaient les personnes qui vivaient avec eux.

Y'a quelqu'un

C'est ainsi qu'un certain G est arrivé sur la plateforme. Je pense avoir été le premier à le recevoir, je dis le premier car finalement je pense que nous avons été nombreux à échanger avec lui. La première fois qu'il a accepté que je l'appelle, ça a été après une heure et demi de messages écrits mais avec une telle durée entre les échanges et si peu de mots que ça rendait quasi impossible un fil.

Au téléphone, l'immense solitude était audible, il ne vivait cependant pas seul, sortait d'une hospitalisation en psychiatrie pour une tentative de suicide, avait régulièrement son psychiatre référent au téléphone avec qui les entretiens se passaient bien. Cette période lui donnait des idées noires et des deuils de proches pas si récents s'étaient réactivés, enchâssés l'un dans l'autre. Il avait organisé la commémoration de l'un, le jour d'une date importante de la vie de l'autre. Les deux morts sont liés, unis à jamais. (ils ne sont pas de la même génération et n'ont que l'appelant en commun).

Sans rentrer dans plus de détails, G a déposé tous les jours « Y a quelqu'un » auquel nous avons chacun répondu quand nous étions de permanence, les échanges ont été similaires pour chacun : longs, peu de mots, parfois des appels téléphoniques, des temps de réponses interminables, l'ennui et la solitude.

Je n'ai pas remarqué de suite que ce n'était peut-être pas une question *Y'a quelqu'un* mais une formulation performative le faisant advenir, lui le quelqu'un, par son écriture/énonciation sur le *chat*. Alors la fois suivante :

G : Y'a quelqu'un

Moi : bonjour G, c'est Franck de l'équipe. En effet, nous sommes au moins 2

Peu de temps après il se présentait comme chaque jour sur la plateforme mais d'une autre manière avec un :

G : Bonjour

Toujours aussi peu disert mais supposant une énonciation. Cela n'a pas duré, il est revenu à

Y'a quelqu'un.

G est un des appelants qui se connecte chaque jour parfois à deux reprises.

La question du transfert se pose. Notons d'emblée la multiplicité des transferts entre son équipe de prise en charge en psychiatrie et l'équipe « psy » de la plateforme qui est à noter, et la décision bien sûr a été de ne pas se substituer à sa prise en charge. Cependant il se connectait quotidiennement sur la plateforme. Nous sollicitait-il ? Comme le souligne Marcel Czermak, si le psychotique ne résiste pas au transfert cela doit nous interroger. D'une part, puisque cette plateforme existe, il est possible que G s'y connecte parce que cette demande est aussi la nôtre et d'autre part, il a souvent fait ce que lui conseillaient les collègues pour occuper son temps. Il fait ce qu'on lui dit. Or, une fois G n'était pas connecté et la collègue de permanence l'a souligné et nous avons tous été saisi du fait que nous l'attendions.

Pour ma part ça m'a permis de mieux saisir ce qu'il en était de mon désir de participer à cette plateforme. Dans la suite de cette surprise, je proposai même que nous la nommions « y'a quelqu'un ». J'avancerai aussi que « y'a d'l'un », qu'« y'a d'l'Un » du signifiant que nous pouvons proposer ou tenter de proposer dans ces cris devenus appels. Que l'écart entre le *Y'a quelqu'un* et *Y'a d'l'Un* est à notre charge dans nos interventions et que bien sûr, ces cris ne tombent pas dans l'oreille d'Un sourd.

Retour sur quelques moments de solitude :

Le 6 Avril, une jeune femme de 27 ans se connecte sur une question médicale. Je lui signifie que je fais partie de l' « équipe psy », lui propose de l'orienter sur un médecin et lui demande si elle a une question :

X : Que faire en cas de déprime à force d'être renfermée ? J'ai déjà été suivie pendant 1 an pour une dépression

Moi : Vous êtes seule chez vous ? Vous avez des « symptômes » de dépression qui recommencent ?

X : Non je ne suis pas seule. Mais dans ma vie je suis seule tout le temps

Cette réponse me laisse décontenancé. Une forme étrange de pseudo zeugme où X nouait dans ma vie (au sens espace) à une réponse dans le temps. Un tout le temps compact.

Je lui demande de préciser ce qu'elle entend par tout le temps

X : je suis une personne solitaire

Je tente de faire valoir la différence entre *confinée* qui nous est imposé à tous et *renfermée* qui semble être un choix chez elle car elle a été trop souvent déçue dans sa vie. Le déclenchement a été sa rupture pour la citer

X : (...) avec un pervers narcissique qui m'a détruit le cerveau

X : je suis avec mon père et mon frère. Je ne fais absolument rien à part être sur mon téléphone

Je l'invite à poser sa question somatique au médecin du site, elle me remercie après que je l'invite à parler encore sur les autres :

Moi : il n'y a pas de quoi, mais il me semble qu'il faudra faire un effort (je sais qu'il est difficile) d'aller vers les autres et au besoin de parler de cette dépression. Les médicaments seuls n'ont pas trop d'effets à long terme même s'ils aident. Bonne soirée, et si une autre question "psy" se posait, vous pouvez contacter le site à nouveau pendant les jours à venir.

A l'évidence, cette solitude n'a pas à voir avec les personnes présentes dans l'entourage. D'ailleurs nombreux sont les appelants ou les appelantes qui n'ont pas idée de parler de leur angoisse avec leur entourage familial, amical ou professionnel. Souvent ressentir de l'angoisse pour eux est connoté très négativement, du côté de la honte parfois avec, comme conséquence, une angoisse qui ne peut être entamée par aucune tentative de mettre des mots, jusqu'à ce qu'il ou elle arrive sur la plateforme. Beaucoup sont déjà depuis longtemps sous anxiolytiques prescrits par leur médecin ; les molécules magiques qui finissent par « zepam ».

De *zepam* à *jsaispas*, il a fallu essayer de les aider à mettre un peu d'écart à commencer par admettre que l'angoisse dans le cas de la pandémie n'avait rien d'étonnant, voire, était adaptée. La réalité créée par la pandémie, la même pour tous (?), que chacun aborde par sa fenêtre fantasmagique, est une réponse globale et mondialisée au Réel de l'attaque virale. Puis les inviter à écrire (ou au téléphone pour certains dire) avec leurs mots ce qu'ils pouvaient en dire. Je voudrais souligner que très peu ont prononcé le mot « mort » ou « peur de mourir » mais souvent m'ont répondu *jsaispas*. Parfois ils m'ont répondu avec des éléments voilés plus vagues comme « peur pour mes proches, qu'il leur ou m'arrive quelque chose de grave, ou même peur panique », en tout cas de l'indéfinissable, souvent dans un premier temps mais avec la certitude que ça aller leur arriver.

Les mots « mort » ou « morts » en revanche étaient évoqués malgré tout car cette période réactualisait des deuils passés de proches, et ravivait cette douleur comme si le décompte des morts quotidiens convoquait le souvenir et le compte de leurs propres morts. Admettre

l'angoisse a eu un effet apaisant sur les appelants qui pouvaient comprendre que nous n'avions pas les capacités de les soulager comme par miracle de cette angoisse.
Cet « apprivoisement » de l'angoisse a aussi eu des effets sur la solitude ressentie à la faveur d'oser dire, nommer son angoisse, et parler à ses proches.

Je suis n'importe qui

15/05/20

Étrange coïncidence : ce matin, dans mon cabinet privé, je reçois un appel d'une mère pour une première consultation. Sur un ton comminatoire elle veut savoir si je fais le test du WISC et du bonhomme. Je lui demande pourquoi elle me demande cela. Réponse agacée : c'est pour mon fils, on m'a dit de le faire faire.

- * Madame, ça relève du psychologue scolaire, si je comprends bien.
- Mais pas du tout. On m'a dit de le faire faire
- * désolée, je ne fais pas ça
- merci au revoir

Cela fait écho à une autre mère qui, pendant le confinement veut un premier rendez-vous à mon cabinet avec sa fille et elle.

- * je ne reçois pas en présentiel, mais nous pouvons nous parler par téléphone ou Zoom.
- non je veux vous voir directement.

Le rendez-vous et reporté plusieurs fois au gré des rallonges de confinement et de ma prudence au moment du déconfinement. Je lui redis qu'elle peut m'appeler. Elle accepte de m'appeler puisque sa fille n'a pas envie de venir

- ah j'ai oublié de vous demander le prix de la séance
- * je vous demanderai 100 euros
- merci, au revoir

Je reçois un mail rageur, me disant qu'elle n'a pas 100 euros comme ça à disposition pour ces quelques minutes que ça prendra pour me dire ce qui arrive à sa fille. *Brief – débrief.*

C'est donc n'importe qui, qui fera l'affaire. Dans les deux cas, l'enfant est un objet qu'on amène, en expertise, au garage, en réparation. C'est bref, circonscrit, un dû qu'on commande au grand supermarché psy. Le professionnel est à leur disposition.

Plate-forme Covid. Je prends la suite d'un échange avec deux personnes précédentes, dont la deuxième a réussi quand-même à mobiliser suffisamment d'énergie chez l'interlocutrice pour l'envoyer chez un médecin. Elle revient avec la question

X quel médecin ? (question restée en suspens depuis la veille au soir avec la précédente personne qui lui avait conseillé de consulter un médecin)
--

EM je suis Eva-Marie, psychologue, en permanence sur le site actuellement. Quelle est la question que vous vouliez poser ?

X je ne sais pas qui vous êtes n'importe qui peut venir ici

X mais bon

EM je ne suis pas n'importe qui, je suis Eva-Marie. Quelle question voudriez-vous poser ?

X mon souci c'est qu'actuellement j'ai un problème de sommeil en ce moment et je ne sais pas quoi faire maintenant 1 mois et plus que je n'arrive pas à dormir.

EM oui, j'ai vu dans les précédentes conversations que ma collègue vous a proposé de consulter un médecin. Avez-vous pu le faire ?

X oui j'ai parler avec mon médecin mais appart me donner des cachets pour dormir il m'a rien fait sauf donner des cachets pour dormir et ça fonctionne pas

EM qu'entendez-vous par « il ne m'a rien fait » ? Qu'attendiez-vous de lui ?

X quand on n'arrive pas à dormir on doit bien avoir quelque chose

EM que voulez-vous dire quand vous faites le lien entre ne pas dormir et avoir quelque chose ?

etc. Cela dure une heure, durant laquelle j'essaie vainement d'entrouvrir un espace qu'elle referme aussitôt en exigeant une réponse sur son absence de sommeil. J'arrive à lui extirper son âge et sa situation : elle a 39 ans et vit avec ses parents. Quand je lui suggère de m'en dire un peu plus, elle me remercie en me disant que je suis gentille. Quand je lui exprime ma surprise à avoir un remerciement comme réponse, elle me dit qu'il faut bien répondre quelque chose et me rappelle que c'est l'inquiétude concernant le sommeil qui l'inquiète et l'empêche de dormir. Elle me dit qu'elle veut bien me parler un peu d'elle et rajoute

X ce que je veux savoir c'est pourquoi je ne dors pas bien. Il doit bien avoir une solution.

EM je ne peux pas vous donner une réponse comme le ferait Google si vous tapez « insomnie ». Je ne peux que vous inviter à parler de vous.

X

EM (après 20 minutes) vous ne répondez plus depuis un moment je dois quitter la plateforme maintenant. N'hésitez pas à nous contacter si nécessaire. (j'archive la conversation)

Ces échanges que j'appellerais « vides » sont de plus en plus fréquents depuis que la fin du confinement approche. Derrière la pauvreté des échanges, avec le peu d'éléments qu'on obtient, il se dessine toujours une forme de pathologie qui est à la fois sociale et psychiatrique. Quand je relis les conversations avec les deux autres collègues, je me rends compte de la même difficulté de parler d'« autre chose ». Malgré tout, dans l'affirmation péremptoire qu'il faut attribuer une réponse précise à un signe précis, elle est tout à fait dans la ligne prônée par les

derniers DSM et elle dit vrai, quand elle affirme que quand elle obtient la réponse bouchon, le « cachet », cela ne marche pas. Quel nom pour ce qui doit cacher ce qui pourrait faire un début de symptôme ?

Franck parlait dans son journal du fantasme à partir duquel on approche le confinement, l'épidémie. Or ce qui nous frappe, c'est précisément la pauvreté de celui-ci, la difficulté d'imaginer l'événement. Ce n'est pas que l'irruption « traumatique » de cet événement, c'est encore plus que cela. Franck le soulignait à propos du « Y a quelqu'un ? » qu'il s'agit là d'une sorte de réduction au cri, en attente de réponse, donc d'une formation archaïque. On dirait qu'il y a effectivement comme un retour aux tout premiers temps, où il n'y a pas de sujet, pas de réponse de l'Autre, ou à cet autre temps très archaïque du sentiment que cet Autre est tout-puissant, et maléfique.

Dans le cas que j'appellerais « j'ai-pas-sommeil », l'appelante a pu constituer un objet, quasi holophrastique du « *jenedorspas* », et de manière concomitante, une anonymisation de soi et de l'autre. C'est une tentative vaine de remplir le vide et de chercher à qui adresser cette question, sans possibilité de réflexion quant à ce qu'elle vit pour arriver à ce point de vacuité. Un miroir qui se redouble à l'infini. C'est aussi cette demande comminatoire, un ordre, de remplir ce vide avec ce qui arrêterait enfin le tournis : l'objet censé l'obturer. Il est intéressant d'observer que de manière concomitante celui qui énonce l'ordre a une conviction : c'est cela et pas autre chose. Une conviction qui le fait avoisiner une autre conviction : celle de la paranoïa. Car effectivement, même si nous ne sommes pas dans le champ de la psychose, ou du moins, pas nécessairement, ce qui affleure est la « paranoïa ordinaire », comme le dirait Lacan.

Dans d'autres situations, en effet, cette pointe d'agressivité qui apparaît se durcit, déclenche des avalanches d'imprécations avec comme point d'orgue : « vous ne me comprenez pas. » Ainsi, telle patiente se plaint d'être infantilisée : elle a demandé à ses sœurs de venir avec elle voir leur mère, au-delà de la limite des 100 km allouée. Ses sœurs refusent. A elle seule, elle n'ose pas y aller, quitte à éventuellement payer l'amende. Elle veut l'accord de ses sœurs et leur obéit en n'y allant pas. Interrogée sur l'autorisation qu'elle se donne ou ne se donne pas, de voir sa mère seule, elle explose : elle ne peut pas y aller avec l'épée de Damoclès sur la tête de pouvoir contaminer sa mère. Donc y aller à plusieurs la soulagerait de l'angoisse, après tout, ce ne sera peut-être pas elle, mais un autre qui contaminerait. L'autorisation des sœurs oppose ainsi deux places : celle de l'objet décisionnel délégué à un autre et la sienne propre en tant que sujet. Pour elle, le seul enjeu est non la liberté de braver une hésitation de l'autre, mais d'avoir un accord unanime quant à son envie d'y aller. Dans l'entretien toute tentative de la faire réfléchir à ces deux aspects est interprétée par elle comme désaccord de ma part avec elle. La paranoïa ordinaire qui déclenche un fleuve de justifications. L'inciter à réfléchir équivaut à une brimade. Elle refuse de reprendre un rendez-vous, comme elle le faisait d'habitude.

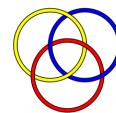
Pour ceux qui sont familiers des développements topologiques lacaniens, une citation du récent livre de Jean-Jacques Tyszler¹ est tout à fait appropriée et donne quelque soulagement à ma question lancinante : « mais qu'est-ce que j'ai donc fabriqué à lui répondre et à ne pas laisser simplement ses plaintes se dévider ? Dans son dernier ouvrage, il relève que dans les nouvelles pathologies névrotiques, il y a une difficulté de construire du fantasme. L'objet devient concret, mesurable, le narcissisme exacerbé, la frustration intolérable. Il est vrai que cette patiente fait partie de ces femmes brillantes dans la finance, « runneuse », consommatrice de voyages chers,

¹ JJ.Tyszler, Actualité du fantasme, coll Nouages, Stilus

etc. Ce qui échappe, ne peut pas entraîner de l'étonnement et du questionnement, mais une recherche frénétique pour combler le désarroi. JTT souligne que cela se rapproche du développement topologique de Lacan dans un des derniers séminaires sur ce qu'il appelle le nœud de trèfle, une boucle unique qui confond les trois registres, symbolique, imaginaire, réel, qui glissent sans coupure l'un dans l'autre, alors que dans les névroses classiques les trois registres du réel, symbolique et de l'imaginaire sont séparés et noués de manière borroméenne ensemble. Quelques accidents de nouage risquent de délier l'ensemble, le symptôme vient alors en « réparation » de cet accident. Là, à proprement pas de symptôme, mais pure revendication : c'est « ça » qui manque et *rien d'autre*. L'autre qui se met en travers de cette simplification, devient persécuteur.



nœud de trèfle



nœud borroméen

Comme le souligne JTT, ce genre d'expérience est assez commun, y compris l'issue inéluctable : « *Peut-être, dit-il, faut-il accepter de rendre à l'occasion la totalité du désir au sujet lui-même quant à son transfert, et le laisser aller à d'autres formes d'expérience. Il se peut que de chemin en chemin, un refuge se trouve.* »²

Les « chercheurs » d'objets que nous rencontrons sur la plate-forme sont les prototypes de cet échec de symbolisation de l'objet qui manque toujours. Quand nous disons à leur sujet qu'ils tournent en boucle autour de ce rien, nous parcourons avec eux cette forme du nœud de trèfle. D'où toujours ce vague sentiment que ces éléments de *chat* comportent un aspect agressif : « De toute façon, vous non plus vous n'y arriverez pas ! » En plus c'est vrai ! Et sans ce travail sur le renoncement, pas de sujet, pas d'objet et un Autre persécuteur. Oui, n'importe qui peut faire l'affaire.

² *ibid*, p.110